

## CHAPITRE PREMIER

*Automne 1914*

Physiquement et moralement, Antoine n'en pouvait plus. Sans se rendre compte de ce que faisaient ses mains, il avait ramassé un fusil ; la baïonnette engagée au bout du canon ; et le pointait devant lui. Moins comme une menace que pour dire "assez... assez, arrêtez, je ne veux plus... je ne peux plus."

Son cerveau refusait de fonctionner, de raisonner. Il savait que le corps éventré, là juste à côté, était celui de Boquet, qui tenait encore la bande de la mitrailleuse Hotchkiss. Mais celle ci ne tirait plus. Le caporal Morlan qui la servait en dernier était écroulé sur le côté, masquant les cadavres de Vernier et de Ricoud dont il avait successivement pris la place. Morts, bien sûr.

Tout le monde était mort dans la position.

C'était toujours le même vacarme, infernal, si effrayant que le jeune homme avait de la peine à identifier des sons, essayer de comprendre. Même pendant l'attaque les allemands n'avaient pas levé leur barrage d'artillerie. Les coups de fusils, français et allemands ; ils n'avaient pas la même sécheresse ; dont les détonations se succédaient, se chevauchaient, les explosions des grenades, les obus de mortiers qui semblaient tomber tout près... Et puis tous ces cris. Les hurlements, quand il s'agissait d'un blessé, les sons, parfois inarticulés, des allemands qui attaquaient une nouvelle fois et exprimaient ainsi leur propre peur, eux aussi.

Cette abominable couleur, qu'il avait appris à haïr, paraissait tout recouvrir, tantôt peu à peu, tantôt instantanément. Tout était rouge autour de lui !

C'était le sang de ses hommes.

La pensée envahit son cerveau et ne le quitta plus. Ces morts étaient SES hommes. Ceux dont on lui avait confié la vie, en même temps que le commandement, et qu'il avait laissé massacrer. Ou, peut être bien, qu'il avait fait inconsciemment massacrer, avec son ordre de se replier tous ensemble dans les ruines de la cour de ferme du petit hameau de Boezinge, derrière le petit mur de pierres à moitié écroulées. Juste avant le gros tas de moellons qui avait jailli du mur de la maison quand un obus était tombé sur son toit, la faisant exploser. Il y avait un petit espace, entre eux et le muret. De quoi se blottir et protéger leurs dos. Tous les survivants s'y étaient rués.

Les deux Hotchkiss qui leur restaient avait vite été mises en position de tir, les servants tendant les bandes de cartouches, introduites dans la chambre de tir, ouverte. Elles étaient tout juste en état de servir, les canons si chauds que les gars avaient dû envelopper leurs mains dans des tissus pour les porter. Ils ne pouvaient même plus, physiquement, uriner sur les canons pour les refroidir...

Quelque chose obscurcit la vision de son œil gauche. Il y porta la main et la retira couverte de sang. Il était tête nue depuis longtemps déjà et, plus tôt ; il ne savait plus quand ; dans un assaut, un grand allemand l'avait frappé d'un revers de crosse qui l'avait assommé. Quand il était revenu à lui, l'attaque était repoussée. Comment ? Il n'avait jamais su.

Il se rendait maintenant compte qu'il souffrait du côté gauche du crâne. Ses bras lui faisaient mal également, les muscles crispés, durs comme s'ils étaient victimes de crampes. Il réalisa qu'il tenait toujours le fusil droit devant lui, vers le haut du muret, au-delà duquel il ne voyait rien.

Et puis l'autre mitrailleuse se mit à hoqueter, à dix mètres à gauche, et il tourna la tête, surpris. Il aurait juré qu'il était le seul encore en vie.

Guilbeau, le Sergent Guilbeau était derrière l'affût et tirait lui-même, l'un de ses hommes tendant la bande tandis qu'un troisième en ouvrait une boîte... Il eut honte ! Les trois silhouettes étaient couvertes de sang. Le Sergent était touché à la poitrine, on voyait l'orifice de sortie de la balle, sous l'omoplate droite, par où suintait le sang. Les deux soldats n'utilisaient qu'un bras chacun...

Son regard revint au muret et il fit un effort pour se redresser. Lorsque sa tête émergea il découvrit la nouvelle ruée qui arrivait sur eux, à la sortie du hameau, moins d'une centaine de mètres. La position du Capitaine, dans l'autre ferme de droite, ne tirait qu'épisodiquement, et au fusil. Soit les mitrailleuses étaient hors d'usage, soit ils n'avaient plus de munitions. Pourtant le Capitaine Lévêque avait regroupé directement sous son commandement les restes des trois autres sections, commandées

désormais par des Sergents, leurs officiers étaient tombés il y avait trois jours déjà. En qualité d'Aspirant, Antoine avait été désigné, naturellement, pour commander sa section, après la mort du Lieutenant Vannier, la veille. C'est pourquoi il était là, dans cette position censée soulager le gros de la Compagnie, retranché à 50 mètres.

Avec une sorte de curiosité malsaine Antoine se demanda qui commandait, là-bas, maintenant ? Il avait vu le Capitaine tomber, en début de matinée. Théoriquement il devrait peut-être aller rejoindre les survivants, puisqu'il était le dernier officier en vie. C'était même son devoir, en réalité !

Mais il résolut de ne pas le faire. Il était trop dangereux pour ces hommes. Il serait capable de les faire massacrer eux aussi...

Et puis une silhouette surgit devant lui, sur le muret, un long fusil dans les mains. Une panique irréprouvable l'envahit. Ses propres réflexes jouèrent sans que son cerveau n'intervienne. Ses bras redressèrent son arme et il plongea la baïonnette dans le ventre offert. L'allemand ne poussa pas un cri, s'effondrant en avant sur Antoine qu'il recouvrit de son corps, alors que des silhouettes passaient, courant, sautant.

Celui-ci se débattit pour se dégager, ne lâchant pas le fusil. Le jeune homme essayait de sortir la lame du corps et n'y arrivait pas.

On leur avait appris qu'il faut immédiatement libérer son fusil après avoir embroché un ennemi, afin de pouvoir faire face à celui qui va forcément apparaître. Il ne se contrôlait plus, était saisi d'une peur qui prenait le pas sur toute pensée. Ses mouvements étaient désordonnés, maladroits, il tirait comme un sourd sans réussir à dégager le fusil du corps de sa victime. En chutant en avant celle-ci avait enfoncé le canon lui-même dans son ventre !

Ses yeux étaient hypnotisés par l'horrible blessure qu'il était en train d'infliger à sa victime, la baïonnette tranchait les chairs. Des intestins commençaient à apparaître et une odeur abominable se répandait...

Cette fois quelque chose craqua dans la tête d'Antoine. Il perdit conscience de ses actes. Il entendait un dément hurler sa peur, sans savoir que c'était lui. Il ne se rendit pas même compte qu'il lâchait son fusil pour s'emparer de celui de l'Allemand et se tournait vers le muret au moment où de nouveaux assaillants y apparaissaient.

Pendant un temps, qu'il fut incapable de mesurer, il brandit son fusil, frappant tantôt de la baïonnette, tantôt de la crosse, faisant des moulinets, incapable de donner un ordre, persuadé qu'il était que tous ses hommes étaient morts et que la frayeur qui le dominait annonçait la baïonnette qui allait l'embrocher ! Pourtant il ne réagit pas quand sa cuisse gauche fut transpercée. Comme s'il était anesthésié par cet effroi insupportable et la seule pensée cohérente qui tournait dans sa tête : la certitude que c'était lui qui avait assassiné ses hommes.

Et puis il y eut ce choc à la poitrine... Cette fois il s'effondra en arrière, parmi les cadavres.

Ce fut le froid qui le réveilla, alors que la nuit tombait. A la mi-novembre il fait froid à la frontière de la Belgique, et la région d'Ypres est humide. Même le QG de la Brigade les avait prévenus, quelques jours auparavant que l'hiver 1914 serait froid. Des corps étaient entassés près de lui. Il tenta de remuer pour se cacher, s'enfouir sous eux, se protéger du froid, mais des vagues de douleurs parcoururent son corps. Elles semblaient venir de partout. Il s'évanouit à nouveau.

Pendant la nuit il se réveilla et s'endormit à plusieurs reprises. Mais il était inconscient quand des bras soulevèrent ses jambes. Il n'entendit pas les chuchotements des brancardiers qui enlevaient les soldats français et vérifiaient si certains étaient encore vivants. Il y avait juste assez de lune pour distinguer la couleur des uniformes.

Antoine n'eut pas conscience qu'on le ramenait vers les lignes arrières, ni de son passage dans un hôpital de campagne, une infirmerie de seconde ligne plutôt, où le tri des blessés s'effectuait. Par quel hasard son brancard fut-il ajouté à une file destinée à être évacuée d'urgence, il ne le sut pas non plus.

Il ne fut vraiment capable de raisonner que dans un train de blessés où des couchettes superposées sur une hauteur de quatre niveaux ne laissaient que cinquante centimètres à chacun, au dessus de son corps allongé. Une odeur épouvantable régnait. Des blessés geignaient ou déliraient. Antoine avait terriblement soif. On lui avait placé des bandages sur la cuisse et sur la tête, sa poitrine était entourée d'un énorme pansement et il ne devait respirer que par petites inspirations sous peine de ressentir un coup de couteau au niveau du cœur...

Il réalisa que son corps tremblait inlassablement. Il était toujours sous le coup de cette peur, si intense qu'elle lui avait finalement fait oublier sa culpabilité pour laisser l'animal émerger en lui. C'est un animal qui s'était battu derrière le muret. Heureusement que les brancardiers étaient venus alors qu'il n'était pas conscient, il aurait pu les transpercer !

Le bruit des roues sur les rails était lancinant. Selon les moments il devenait tellement fort qu'il le maudissait ou, au contraire, avait un effet hypnotique, le faisant dormir. Il passait successivement du sommeil au réveil sans être capable de se situer dans le temps.

Une demi-douzaine d'infirmières circulaient tant bien que mal au milieu du wagon, gardant leur équilibre en ne lâchant jamais une prise. On les appelait de partout et Antoine décida d'attendre pour demander à boire. Il ne connaissait pas la nature de sa blessure à la poitrine, mais devinait qu'elle était grave. Comment pouvait-il réfléchir, alors ? C'est ainsi qu'il comprit qu'il délirait. Ses sens enregistraient ce qui se passait autour de lui et l'incorporait à ses divagations. Tout ce qu'il "pensait" était à la fois vrai et faux.

D'après la lumière des lucarnes ce devait être la fin de l'après-midi. Mais de quel jour ? Il essayait de faire le compte. La Compagnie s'était installée dans ce petit hameau de cinq fermes abandonnées, au nord de Boezinge, à une dizaine de kilomètres d'Ypres le 7 novembre, un vendredi. La première attaque avait eu lieu le lendemain. Il y avait donc eu les trois jours de combat où, tantôt les Allemands enfonçaient nos lignes, tantôt on regagnait le terrain perdu, et où les trois quarts de la Compagnie avait été anéantis, les hommes trop épuisés à porter leur matériel d'avant en arrière ; les mitrailleuses si lourdes et, surtout, la grande quantité de munitions nécessaires ; pour garder assez de forces afin de se battre. C'était une façon ridicule d'utiliser une Compagnie de mitrailleuses. Elles ne sont pas destinées à avancer et reculer comme les troupes d'attaque. Celui qui avait donné cet ordre était aussi incapable que lui !

On devait donc être mardi ou mercredi.

— Est-ce que je vais mourir... dites, est-ce que je vais mourir ?

La phrase, surgie du brouhaha de gémissements, le frappa de plein fouet. Un instant il crut reconnaître la voix de Cacheau, un pourvoyeur de sa troisième mitrailleuse et sa responsabilité l'envahit de nouveau. Jamais il ne pourrait commander de nouveau, jamais il ne serait capable de prendre une décision au combat. Ses yeux revoyaient les monceaux de cadavres dans les positions qu'ils avaient tenues les deux premiers jours. Les grenades qui volaient et venaient exploser parmi ses hommes, ouvrant des ventres, arrachant des membres. Sa mémoire lui restituait toutes les scènes avec une précision qui le torturait...

Pendant ce qui lui parut des heures il ne cessa de revoir ces scènes, se demandant ce qu'il aurait dû faire, qu'il n'avait pas compris sur le moment. Comment faisaient les bons officiers, ceux qui ne se trompaient pas ? De sa promotion d'officiers de réserve combien étaient encore vivants ? Pourtant on ne les avait nommés que trois mois auparavant, à la déclaration de guerre, mi-août 1914. Pour ça qu'ils étaient Aspirants et non Sous-lieutenants. Leur stage aurait dû s'achever fin septembre, puisqu'il avait commencé en février. Mais la guerre exigeait tout de suite des chefs de sections d'infanterie pour encadrer les hommes mobilisés. En les nommant Aspirants avant la fin des cours, ils seraient sous les ordres d'un Lieutenant, en unité, avec qui ils apprendraient, en quelques mois, ce qui leur manquait. C'était le principe de cette nomination exceptionnelle. Ils n'étaient plus les sergents conscrits, élèves-officiers, qui venaient de terminer les deux ans de service national, et pas encore des officiers aux galons pleins.

Deux mois auparavant, à Vic sur Aisne, les 14 et 15 septembre ; quelques jours avant son anniversaire... ; leur premier combat avait été plus classique. Meurtrier, mais ils avaient cassé les attaques avec leurs mitrailleuses, dans leur secteur, ils n'avaient pratiquement pas été au contact de l'ennemi. Il avait perdu quatre hommes dans l'explosion d'un obus sur un poste de tir mal protégé, mais la présence du Lieutenant Vannier, qui confirmait toutes ses décisions, le confortait. Il avait été choqué par les morts mais s'y était préparé depuis le début de la guerre et avait réagi.

Cette fois-ci la vérité lui avait jaillit en pleine figure. Il avait fait massacrer sa section, ou plutôt il avait été incapable d'éviter qu'elle ne soit anéantie, ce qui était son devoir.

Une infirmière apparut, devant lui, son tablier blanc barré d'immenses traînées de sang. Sa couchette était à mi-hauteur et elle devait à peine se baisser pour s'occuper de lui. Elle commença par ôter la couverture qui le recouvrait et examina le bandage de sa cuisse. Il sentit ses mains parcourir son corps mais ne put voir ce qu'elle faisait, il ne fallait surtout pas bouger la tête pour laisser sa poitrine le

plus plat possible. Chaque secousse du wagon s'y répercutait et la souffrance augmentait au fil des heures. Puis la femme ; elle devait avoir une quarantaine d'années, il ne la distinguait pas très bien ; fit un pas de côté pour regarder le pansement de sa poitrine et croisa son regard.

— Comment vous sentez-vous, Lieutenant ?

Il sourit vaguement, se rendant compte, que les paroles mettaient un certain temps à prendre une signification, dans sa tête, mais qu'il devait être bien éveillé, cette fois. Pourtant il réalisait qu'il lui fallait un certain temps pour répondre à une question. Au point que lorsqu'il le faisait la suivante était déjà posée. Il avait perpétuellement un temps de retard.

— Je... je ne sais pas très bien, répondit-il d'une voix faible.

Il s'était à peine entendu parler.

— ...vous avez perdu beaucoup de sang et vous êtes très fatigué, Lieutenant, c'est pour cela que vous tremblez. Ne vous inquiétez pas, cela va durer encore des heures, jusqu'à ce que soyez sur la table d'opération. Votre blessure est grave mais vous avez des chances de vivre, d'après la fiche qu'a remplie le médecin du centre de tri. Vous serez opéré dès que possible, cependant nous avons encore des heures avant d'arriver dans un hôpital. Je sais que vous souffrez beaucoup mais je n'ai plus de laudanum. Il faut que vous teniez, Lieutenant, mon expérience me pousse à vous dire que c'est votre volonté qui vous sauvera ou pas. Votre refus de vous laisser aller peut être plus fort que n'importe quel calmant, croyez-moi. Luttez, Lieutenant, luttez, je vous en prie, ne pensez qu'à cela : lutter, repousser la faiblesse.

Il aurait voulu répondre mais comprit qu'il n'en avait pas la force. Il ferma les yeux une seconde en guise de réponse. L'infirmière s'éloigna probablement pendant ce temps, quand il les rouvrit, ou crut les rouvrir, elle n'était plus là. Il lui fut reconnaissant de son explication à propos de ses tremblements. Elle n'avait pas été dupe, bien sûr, elle avait certainement déjà vu des soldats encore envahis par la panique, des heures après le combat... Mais étrangement il n'avait pas eu peur de la lui montrer. Comme s'il en avait eu le droit.

Alors il était gravement blessé ? Sa poitrine, sûrement, parce qu'on ne meurt pas d'une cuisse transpercée... à moins qu'il n'ait été touché ailleurs ? Ah oui, la tête. Est-ce qu'il allait mourir ? Cette pensée ne l'effraya pas. Peut être vingt deux ans est-il un bel âge pour mourir ? L'âge des enthousiasmes, des passions, des folies. Pour avoir pensé cela il comprit instantanément que son cerveau ne fonctionnait plus très bien. Et ce fut une sorte de coup de fouet moral. Il avait toujours été sensible à la qualité de ses raisonnements, de son cerveau, justement. Peut être parce qu'il était si en avance, si brillant dans ses études ? Il était le plus jeune élève du Lycée Fontanes de Niort, à faire ses Humanités, et déjà hésitait. Entre les Sciences et la Littérature...

Il avait obtenu une dispense pour passer son bac D : "Sciences et Langues Vivantes" à presque 15 ans. Mais quand il pensait à la physique il avait le sentiment qu'il lui manquerait quelque chose. Que la Littérature occupait, depuis des millénaires, une place trop importante dans la civilisation pour l'ignorer. Si essentielle qu'il devait l'étudier ! D'un autre côté la physique, l'électricité, le passionnaient...

Bien que bachelier, il était trop jeune pour postuler à l'une des grandes écoles d'ingénieurs, quelle absurdité ! Il était allé à Paris où il était né et où ses parents venaient de se réinstaller. Si bien qu'il était entré à la Sorbonne pour entamer, à la fois, une licence de physique, et une licence de lettres, à 16 ans ! Il avait regroupé trois Certificats, faisables en deux ans, dans chaque discipline, et était Licencié ès Sciences, et ès Lettres à 17 ans ! Mais il continuait à douter... Incapable de choisir entre l'une et l'autre discipline. Il avait autant de plaisir à étudier la physique pure que les textes anciens, Latins, Grec ou Français. Pas du tout sûr de vouloir consacrer sa vie exclusivement aux arts mécaniques, à l'électricité ou à la Littérature. Il pouvait entrer à Polytechnique par la grande porte avec toutes les chances d'en sortir Major, compte tenu de son niveau à l'entrée. Et à l'Ecole Normale Supérieure tout aussi facilement.

Il travailla d'arrache pied ; se disant que c'était dans le travail qu'il trouverait la réponse à ses interrogations, et obtint les deux Maîtrises l'année suivante ! Sa famille se lamentait de le voir indécis, "de gâcher sa jeunesse," disait sa mère. Son père ne disait rien, à la fois par respect et parce qu'il se sentait dépassé.

C'était en 1912 ; il n'avait pas encore vingt ans ; qu'il s'était rendu compte que la balance commençait à pencher. Il voulait *enseigner* la littérature... et peut être faire de la recherche en

science ! Pour cela il devait consolider ses diplômes, c'était la règle, puis entamer un double doctorat plus les agrégations correspondantes... C'était faisable, d'autres l'avaient bien réussi.

Mais cela représentait des années d'études, la perte de son avance. Au stade où il en était il devrait interrompre en effet ses études, au beau milieu, pour faire les deux années de service militaire. Il eut envie de s'en débarrasser tout de suite et projeta de devancer l'appel, partant à 19 ans, il était né en septembre, et non plus tard, comme sursitaire.

Tout l'été 1912, dans la famille, au Roc, la propriété de famille, à Magné, au bord du Marais Poitevin, il avait réfléchi, doutant encore. Il reçut le renfort de l'oncle Julien, le frère aîné de son père, qui faisait carrière au ministère des Finances à Paris. Il l'avait approuvé de se laisser le temps de réfléchir, avec un changement de vie total, en accomplissant maintenant son devoir national. Devenir conscrit modifierait considérablement sa vie courante. Suffisamment pour que quelque chose mûrisse en lui.

Il s'était donc retrouvé au 4/44<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, à Vierzon, 2<sup>ème</sup> Compagnie. Un Régiment de mitrailleurs dont, pour une mystérieuse raison, les quatre Bataillons faisant Corps, étaient indépendant les uns des autres. Certains commandés par un Lieutenant-colonel et non un Commandant... Bien entendu, on lui avait immédiatement "suggéré" de suivre les cours d'élève sous-officier : Sergent, une fois ses classes terminées. Il préférait encore écouter les sous-officiers instructeurs expliquer longuement les subtilités du chargement d'une culasse plutôt que faire les corvées de peluches, et avait accepté ! C'est ainsi qu'il s'était retrouvé à Saint-Maixent où il y avait une double école : on formait à la fois des Sergents et des Sous-lieutenants, de réserve.

Et puis, fin 1913, l'armée avait décidé de modifier la loi sur les officiers de réserve. Momentanément en tout cas. Depuis les années 1892, les candidats devaient attendre d'avoir *terminé* leurs deux années avant de se porter volontaires pour un stage de formation d'officier de réserve ! Mais la situation internationale actuelle avait incité le commandement à proposer aux Sergents conscrits ayant fait des études supérieures ou se préparant à l'enseignement, de faire le stage pendant les derniers mois de leurs deux ans de conscription. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé, l'un des plus jeunes élève-officiers de réserve de l'Ecole de Saint-Maixent, avec, notamment, une bande d'instituteurs.

Tout s'était précipité en août 1914, juste après la fin des cours d'officier de réserve, avec la déclaration de guerre de l'Allemagne, les élèves étaient dispensé du stage de probation et partait en unité comme Aspirant. Antoine revoyait ses camarades, tous ingénieurs ou instituteurs, et nettement plus âgés que lui, regrettant plus ou moins leur décision d'avoir suivi ce cours. Lui, en tout cas, n'avait pas totalement résolu son problème de vocation, pendant les derniers mois.

Mais il n'aurait peut être pas besoin de trouver. Sa vie allait peut être se terminer ici, dans ce train... Il se sentait de plus en plus faible et ce tremblement devait user ses dernières forces. Tout son corps en était agité, même ses chevilles. Sous la couverture ses mains se crispèrent, sorte de révolte ridicule. Ses yeux grands ouverts cherchaient à se poser. Parfois ils traversaient une gare et des lumières éclairaient confusément les ouvertures des lucarnes.

Il s'efforça de penser à sa proche adolescence, Magné, le Marais Poitevin, les balades en barques, les parties de pêche aux vairons, devant la maison, le long de la Sèvres, quand il remontait sa ligne avec trois ou quatre petits poissons accrochés. Et puis quand il guidait doucement la barque tandis que son grand-oncle, debout à l'avant, sur le petit siège étroit, faisait voler d'avant en arrière les mètres de fils de sa ligne de pêche à la mouche. Il semblait jongler avec le fil qui décrivait des figures si belles, dans l'air, avant de se développer, seul semblait-il, comme animé d'une vie propre, pour venir se poser à la surface dix mètres plus loin, la mouche à quelques centimètres du dernier cercle laissé par un poisson venu en surface, gober un insecte...

Combien de temps encore serait-il capable de repousser cette fatigue extrême ? Par moment il se sentait sur le point de basculer dans le sommeil et enfonceait ses ongles dans ses paumes.

Où alors il rêvait ça aussi ?

Le train était bruyant avec des secousses brutales, la multitude de vibrations, de chocs, métalliques ou non, mais rien de comparable avec le fracas du front. Il aurait voulu entendre les salves d'artillerie, maintenant, pour ne pas s'endormir ! La phrase de l'infirmière restait dans sa tête où les vieilles images des soldats allemands franchissant le muret, surgissaient, se mélangeaient au sentiment de culpabilité qui le hantait. Dans un instant de lucidité il comprit qu'il délirait.

Une impression de chaleur dans la bouche et un goût qui remontait à son enfance, une soupe de pommes de terre... Et puis les secousses du train, encore.

Presque aussitôt il fut secoué de vomissements. Il lui semblait qu'il était dans le noir... Des bruits de voix à côté...

Il ne garda jamais aucun autre souvenir de ce long voyage vers l'arrière, ni de l'hôpital où il fut finalement admis. Pas plus que de l'opération. C'est une après-midi qu'il se réveilla et apprit qu'il était à Château Thierry. Il était allongé dans un lit aux draps propres et il les contempla un moment, émerveillé. Le premier symbole de civilisation qu'il voyait depuis des mois.

Il voulut tourner la tête sur le côté. Une douleur intense broya sa poitrine et un spasme le tordit sur une envie de vomir intolérable, il n'avait rien à restituer ! Il dut pousser un cri parce qu'une infirmière apparut dans son champ de vision.

— Ne bougez pas, Lieutenant, vous êtes resté longtemps en salle d'opération, vous êtes très faible, vous avez une plaie importante à la poitrine. Dormez si vous le pouvez, on vous fera manger plus tard... Je vais vous donner une cuillère de laudanum.

Elle ajouta quelque chose mais il n'entendit pas, il s'enfonçait déjà dans un sommeil éprouvant où ses démons personnels surgirent à nouveau. L'atroce peur, physique, ressentie pendant le dernier combat. Et cette honte, cet abominable remord, de la mort de ses hommes. Tout se mélangeait, les hurlements de ses soldats blessés, la panique qui ne le quittait pas et ces soldats ennemis qui ne cessaient de franchir le muret comme d'interminables vagues impossibles à arrêter.

Il devait s'agiter parce que des ondes de douleur parcouraient son corps et il gémissait. A plusieurs reprises, confusément, il sentit des mains qui remplaçaient le drap sur lui. Des cuillérées d'une sorte de sirop amer, aussi.

Les jours suivants furent une suite de scènes décousues. Des ombres traversaient la lumière qui venait d'une fenêtre, devant ses yeux, quelqu'un le faisait manger, boire plutôt, un potage épais. Des voix d'homme, aussi. L'impression qu'on l'interrogeait, qu'on lui demandait des comptes sur ses décisions. Il ne voulait pas répondre. Les tremblements reprenaient.

— Comment tu t'appelles, petit ?

C'est cette phrase qui marqua vraiment son retour à la conscience. Elle venait de la droite. Il allait ébaucher un mouvement de tête quand il se souvint combien sa poitrine était sensible. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches et répondit :

— Antoine Lagrange.

Sa voix était rauque et il ne la reconnut pas.

— T'es natif d'où ? reprit l'autre.

— Paris... Mais ma famille est de Niort, dans les Deux Sèvres.

— Moi, c'est Brassart Jules. J'suis de Limoges, enfin à côté, quoi. Dis donc t'as drôlement trinqué, y paraît.

— Ah bon ?

— Ca fait des jours qu't'es là. T'as été blessé à Ypres, comme nous tous, non ?

— Je suppose que oui, je ne sais plus très bien.

Il se fatiguait très vite, le sommeil revenait et il ferma les yeux. Son voisin de lit dut s'en rendre compte, il se tut.

Trois semaines s'écoulèrent avant qu'il ne puisse s'asseoir dans son lit et avoir une idée plus précise de la salle dans laquelle il se trouvait. Brassart, son voisin, lui avait bien dit qu'ils étaient quarante dans cette salle, mais ses explications n'étaient pas toujours claires pour décrire ce qui les entourait. C'était un fantassin, lui aussi, 142<sup>ème</sup> Régiment de Ligne. Il avait été touché aux jambes. Deux balles dans l'une, une dans l'autre. Une rafale de mitrailleuse. Du coup Antoine ne lui dit pas qu'il venait d'une Compagnie de Mitrailleuses. Le gars pensait qu'il était soldat et il ne le contredit pas. Ici, parmi ces hommes, il avait honte de dire qu'il était officier !

Sa blessure à la cuisse s'infecta, début décembre et commença à le faire souffrir. Alors que c'était la moins grave c'est elle qui inquiéta les médecins. Ils disaient qu'Antoine avait eu beaucoup de chance. Sa vareuse devait être ouverte, pendant le combat, la balle qui l'avait frappé n'avait entraîné aucun morceau de tissu dans la poitrine et la plaie était saine. Très profonde puisque il n'y avait pas

d'orifice de sortie mais les poumons n'avaient pas été endommagés, ni le cœur, pourtant tout proche. En revanche, pour atteindre le projectile il avait fallu scier plusieurs côtes qui allaient maintenant se ressouder. Il fallait leur laisser le temps...

Les journées s'écoulaient, ponctuées par les départs et les arrivées des soldats guéris ou nouvellement blessés, les discussions des convalescents capables de se déplacer, qui se groupaient autour d'un camarade allongé et discutaient le coup. Souvent il s'agissait d'un homme qui en imposait aux autres, pas forcément un gradé, d'ailleurs. Le ton était fréquemment élevé et toute la salle profitait des débats ! Antoine entendit ainsi une multitude de stratégie pour vaincre l'ennemi installé dans le saillant d'Ypres.

Mais c'était les nouveaux arrivants qui donnaient des nouvelles du front dès qu'ils pouvaient parler. Des tranchées étroites avaient été creusées et une seconde ligne de défense avait été installée, plus impressionnante, que les Anglais appelaient "la ligne GQG", disait-on. Il y avait des points d'appui tous les 400 mètres avec des champs de tirs repérés, vastes.

Entre les heures des pansements, la visite des médecins et les repas, le temps passait, sans trop de lassitude. Pour beaucoup d'hommes, légèrement atteints, c'était même un séjour de luxe. Jamais ils n'avaient dormis dans des draps aussi blancs...

Antoine commençait à faire figure d'ancien, dans la salle. Mais, sans s'isoler délibérément, il ne faisait pas d'effort pour participer aux discussions et dormait beaucoup, ou fermait les yeux pour ne pas être interrogé. C'est dans ces moments-là qu'il tentait de réfléchir. Ses nuits étaient terriblement éprouvantes. Il faisait des cauchemars affreux. Tantôt inspiré de ce qu'il avait fait, ses ordres, qu'il jugeait inacceptables, irresponsables à l'origine du massacre en tout cas. Et puis cet effroyable choc qu'avait été pour lui la découverte de sa lâcheté, de sa peur. Une peur qui balayait tout, toute pensée organisée, toute réflexion, qui lui broyait le ventre, le faisait hurler d'une terreur dont il avait tellement honte... Il pensait d'ailleurs qu'il continuait à hurler la nuit. Certains matins il avait l'impression qu'on le regardait bizarrement. Et il était saisi d'une autre terreur, celle que les mots, peut être prononcés dans son sommeil, soient assez clairs pour qu'on comprenne ce qu'il disait...

Il maudissait son grade, ne voulait plus commander, ne plus être susceptible de faire tuer d'autres hommes. Mais jamais on n'accepterait de lui retirer son galon ! Il avait beau essayer de chercher des solutions, des prétextes, son cerveau tournait en rond. Et l'angoisse de se retrouver à nouveau au front, à la tête d'une section, le saisissait. Parfois même, ses tremblements recommençaient. Il enfouissait ses bras sous la couverture pour ne rien révéler à ses voisins, et cachait son visage dans un repli du drap.

Et puis la lettre arriva. Le Capitaine Lévêque n'avait pas été tué, comme il l'avait cru, et lui écrivait.

*Mon cher Lagrange*

*J'ai appris que vous vous en êtes sorti et j'en suis bien heureux. Nous allons avoir besoin de jeunes officiers comme vous, Lieutenant. Je vous ai vu combattre dans votre position, interdire le passage aux boches avec ce fusil que vous maniez comme une massue, quand tous vos hommes étaient morts à côté de vous. Votre exemple a frappé tous les soldats qui se trouvaient avec moi, au point d'appui principal. Ils se sont battus comme une troupe d'élite. Vous vous êtes conduit en héros, Lieutenant.*

*C'est votre comportement qui a provoqué tout cela, ce qui explique que la demande d'attribution de la Médaille Militaire pour fait d'arme que j'ai demandé pour vous au Commandant a tout de suite suivi son cours et vous allez prochainement être décoré, à l'hôpital. En qualité d'Aspirant vous y avez droit. Nous referons une cérémonie à votre retour.*

*Je sais que votre blessure va vous garder éloigné de nous encore un moment mais sachez que vous serez le bienvenu, à votre retour, même si notre popote ne ressemblera plus à celle que vous avez connue. Tous nos camarades ont été tués à Boezinge. Vous et moi sommes les deux seuls officiers survivants de la Compagnie.*

*En ce qui me concerne la grenade qui a explosé à mes pieds a expédié ses morceaux avec un soin dont je la remercie ! Figurez-vous que si j'ai reçu cinq éclats, tous se sont logés dans des parties de mon corps où les dégâts ont été minimes, les cuisses, le flanc, l'épaule. Bref je vais partir en permission de convalescence d'un jour à l'autre, pour renouveler notre unité à mon retour. Mais tout le Bataillon est reconstitué.*

*J'espère que votre guérison va se poursuivre normalement et vous envoie mes félicitations, mon cher Gamin !*

*André Lévêque.*

Antoine resta statufié, la lettre entre les mains, le regard figé, douloureux. Même ce mot : “Gamin” ne le déridait pas. Il avait toujours fait jeune. En début d’année les huissiers de la faculté refusaient de le laisser entrer dans les amphithéâtres ! Si bien qu’à la popote de la Compagnie, devant son visage, de grand adolescent, imberbe bien entendu, on l’avait surnommé “le Gamin”... Il ne s’en était pas senti vexé.

La lettre tremblait entre ses mains. Comment faire comprendre au Capitaine qu’il avait accumulé les erreurs, malgré ce que pensait celui-ci ? Il allait croire qu’il voulait se planquer, éviter de retourner au front. Alors qu’il voulait seulement protéger des soldats...

Cette décoration était une catastrophe ! On disait que devant le nombre de morts et la mauvaise tournure que prenaient les combats, l’armée commençait à distribuer des décorations avec générosité, mais la Médaille Militaire ! C’était une décoration prestigieuse et elle aurait une signification aux yeux des autres.

Il se sentait pris au piège. Quoi qu’il puisse faire ou dire il devrait regagner son affectation...

Début décembre, sa famille vint le voir. Sa blessure à la poitrine était toujours douloureuse, surtout depuis qu’on lui avait placé un bandage très serré pour que ses côtes achèvent de se ressouder, mais sa cuisse, elle, ne guérissait pas. Les infections se suivaient, l’empêchant de sortir du lit.

Il y eut une période, belle, mais froide. On amenait son lit dans une galerie ensoleillée, aux fenêtres ouvertes. C’est là qu’une après-midi un colonel, bavardant avec le médecin-chef et suivi d’un groupe d’officiers d’État-major, survint. Ils étaient une dizaine de blessés les uns à côté des autres, ici. Antoine sentit son ventre se serrer. Le Colonel venait droit vers lui... et le médecin le désigna du bras.

Dans son trouble il ne comprit rien de ce que dit l’officier supérieur, qui finit par se pencher pour lui donner l’accolade après avoir épinglé une médaille à sa chemise de nuit ! Antoine aurait voulu lui dire sa détresse, mais la phrase qu’il bredouilla ne voulait rien dire. Les seuls mots audibles furent “mon Colonel...” Son regard, en revanche, exprimait tant de choses que celui-ci se méprit.

— Vous êtes un exemple, Lieutenant, c’est un honneur pour un officier comme moi que de décorer un héros. Je vois à vos yeux combien il vous tarde de rejoindre vos camarades. Soyez patient, le médecin-chef me dit que c’est une affaire de semaines. Vous reviendrez parmi eux bientôt, je vous le promets.

Antoine aurait voulu hurler qu’ils étaient tous morts, ses camarades, ses hommes ! Ses yeux s’embuèrent. Quand il eut l’impression que personne ne le regardait il dégrafa la décoration, sa main l’amenant sous les draps. Il avait vaguement espéré que le Capitaine ne serait peut être pas suivi par le Commandement et qu’on lui avait décerné la Croix de guerre, peut être ? C’est ainsi qu’il découvrit qu’il s’agissait bien de la Médaille Militaire, la plus haute décoration que pouvait obtenir un soldat ou un sous-officier. Même un officier de haut rang devait saluer un médaillé militaire ! Il ressentit une telle honte qu’il se jura de ne pas la porter. Cette nuit-là il dormit très peu, ressassant ce qu’il considérait comme une malhonnêteté. De vrais héros l’avaient portée, il les déshonorait en l’arborant.

Ses parents, accompagnés de l’oncle Julien et d’une cousine, du côté de sa mère, Agathe Lenclos, arrivèrent le lendemain, en fin de matinée. On venait de l’installer dans la galerie. En le voyant sa mère se mit à pleurer.

— Comme tu as maigri, Antoine, Mon Dieu que tu es maigre. Tes joues sont creuses. Peut-on t’envoyer à manger quelque chose ?

— Nous sommes bien nourris, Maman, fit-il en secouant la tête. Ne t’inquiète pas. On me soigne très bien, ça va.

Son père ne disait rien, il avait ce visage grave qu’il avait quand il était surpris ou devait prendre une décision. L’oncle Julien le dévisageait en silence. Une infirmière apporta des chaises et écarta un peu le lit pour qu’ils puissent bavarder plus tranquilles.

Agathe, mariée à un cousin de son père ; à qui il ressemblait tant que l’on disait d’eux “les sosies”, dans la famille ; chausseur de la rue de Rivoli, était une dame agréable et attentionnée. Un peu trop “bien pensante” au goût d’Antoine, mais elle avait toujours été gentille avec lui. En l’occurrence

sa présence lui fit plaisir dans la mesure où elle prit, avec sa mère, la direction des choses, évoquant ensemble, comme si les hommes n'étaient pas là, le futur du jeune homme. Régulièrement l'une d'elles arrangeait son drap, recouvrait, machinalement ses bras, son menton, sans interrompre leur conversation dont, curieusement, lui aussi était exclu. Il avait l'habitude cela avait toujours été comme ça, toute sa vie. Les hommes ne disaient rien, suivant vaguement la conversation.

Mal à l'aise, Antoine s'efforçait d'écouter ce que disaient sa mère et sa cousine au second degré. Par moment il s'évadait et regardait par une fenêtre. C'est ainsi qu'il aperçut soudain un aéroplane, assez haut dans le ciel. Il faisait de larges cercles et Antoine se demanda machinalement à quoi cela correspondait. Sa mère et Agathe se parlaient directement et il tourna les yeux vers son père et l'oncle Julien. Il lut une souffrance dans le regard de son père. Dans celui de l'oncle Julien aussi... mais différente. Celui-ci était un homme d'une grande sensibilité, un visage allongé et de belles rides qui le faisaient ressembler au personnage d'une statue romaine. Avocat érudit, égaré en politique depuis que le grand-père Lagrange l'avait convaincu de se présenter, au sortir de ses études, aux élections à Niort. A sa surprise Julien avait été élu au Conseil Municipal. Sa vie en avait été changée. Contre son gré. Mais il sortait d'une déception amoureuse qui l'avait tant meurtri qu'il n'avait pas protesté.

Pas spécialement passionné par sa présence près du Maire il montrait une certaine distance dans les affaires de la Mairie, que l'on prit pour une grande assurance, une maîtrise, qui impressionna. Six ans plus tard ; après une nouvelle élection ; pour de sombres questions d'intrigues de partis politiques il se trouva parachuté au Ministère des Finances, à Paris, au cabinet du Ministre, d'abord, puis à un poste de liaison entre le ministre et la direction des hauts fonctionnaires. Il y était resté, dépendant dès lors du Ministère. Mais Antoine avait toujours eu l'impression que c'était seulement l'été, à Magné, en vacances au Roc, qu'il était heureux. Il ne s'était jamais marié.

Antoine ne quittait pas l'aéroplane des yeux, songeant à l'homme, ou aux deux hommes qui étaient à bord, imaginant leur vie.

Et ce fut un déclic. Là, il n'aurait pas à envoyer des hommes à la mort ! Là, son incapacité à commander au feu ne ferait de mal à personne... Il tourna vivement la tête vers son oncle.

— Oncle Julien, tu as toujours des amitiés au ministère de la guerre ?

Julien hocha lentement la tête.

— Je me demandais quand tu te déciderais à parler, fit-il doucement. Ca ne va pas, n'est-ce pas mon petit ?

Antoine secoua la tête. Il était encore fragile et avait facilement les larmes aux yeux.

— Je t'en supplie, oncle Julien, aide-moi. Ne me pose pas de questions maintenant, fais-moi affecter à l'aviation. Je pourrais être observateur, en tout cas suivre un stage en sortant d'ici. Je te promets que je ferai de mon mieux.

— Tu ne veux pas nous en dire plus ?

— Je ne suis pas encore prêt, pardonne-moi. Pardonnez-moi tous les deux.

Son père fit alors une chose étrange il tendit le bras et serra très fort la main de son fils, sans dire un mot. Avait-il deviné ? Il n'était pas d'un naturel expansif et ce geste était très inhabituel.

— Je m'en occupe, Antoine, fit son oncle. Ca prendra peut être un peu de temps, mais tu vas rester ici encore quelque semaines, il paraît. Tes diplômes de physique m'aideront. Depuis qu'un équipage Français a abattu un appareil allemand, en octobre, on assiste à un développement de l'aviation. Ils ont besoin d'observateurs.

— Est-ce que... ce n'est pas très dangereux, Julien ? demanda son père.

— Certainement pas davantage que ce qu'on lui a fait faire jusqu'ici, je le crains, répondit celui-ci, en regardant Antoine.

Celui-ci se borna à hocher la tête pour acquiescer sans dire un mot, ses yeux revenant vers le ciel.

Comme si cette conversation avait débloqué quelque chose en lui il alla mieux. Sa cuisse cessa de s'infecter et sa poitrine fut de moins en moins douloureuse, les côtes étaient ressoudées. Pour le 24 décembre on l'autorisa à s'habiller et commencer à marcher, dans les couloirs, d'abord, puis dans un grand jardin, derrière l'hôpital.

Cette fois il fallut affronter ses voisins de chambrée. Il y eut un silence quand, soutenu par une grande infirmière civile ; on commençait à en voir ; il parcourut pour la première fois le couloir central de la grande chambre, en vareuse portant sa torsade d'Aspirant sur la manche... Il sentait le regard des autres sur lui, était mal à l'aise, avait l'impression d'avoir trahi ses voisins de souffrance.

— Comment se fait-il que l'on vous ait installé ici, murmura-t-elle.

— Je ne sais pas. Je ne me souviens pas très bien de l'arrivée.

— Quelqu'un a dû faire une erreur et personne n'a vérifié ensuite. Il y a une chambrée d'officiers, à l'étage du dessus. Voulez-vous que l'on vous y trouve une place ?

— Non. Surtout pas. Je suis très bien ici.

Ce premier jour il dut faire plusieurs haltes dans sa promenade. Ses jambes tremblaient sous lui. Les deux jours suivants aussi. Mais après une semaine il descendit l'escalier pour aller dans le jardin emmitoufflé dans un grand manteau noir d'artilleur prêtée, ce qui l'arrangeait parce qu'il n'était pas obligé d'arborer sa Médaille Militaire, toujours au fond d'une poche de sa vareuse.

Il y avait une bibliothèque à l'hôpital et il s'y rendit. Il hésita longtemps avant de choisir ; un peu par hasard pensa-t-il ; un gros ouvrage sur la Grèce antique. Il l'ouvrit le soir même et dès lors son cerveau se remit vraiment en marche. Il lisait des textes des grands Athéniens, Aristote, les philosophes, les médecins, Hippocrate bien entendu, etc. Tout lui remontait en mémoire, tout ce qu'il avait "appris" au lycée, pendant ses humanités, puis en faculté, et qu'il lisait d'un autre œil, aujourd'hui. Les mêmes textes déclenchaient en lui des réflexions qui lui faisaient poser le livre sur son ventre, au lit, pour réfléchir. Il y avait de longs passages en grec et il se rendait compte qu'il n'avait pas trop perdu. Si ce n'est qu'alors une traduction était une *tâche* alors qu'aujourd'hui il avait envie de comprendre la pensée de l'auteur.

Le mauvais temps revint, la pluie et un vent froid, coupant, mais il poursuivit ses promenades, seul, maintenant. Les forces revenaient vite. Les médecins disaient que ses blessures étaient sur la fin. On lui promettait une permission de convalescence pour la mi-janvier. Cependant il n'avait aucune nouvelle de son oncle et s'inquiétait. S'il partait en convalescence comme ça il devrait rejoindre ensuite le 4/44<sup>ème</sup> !

Il fut très mal jusqu'à son départ de l'hôpital. On lui donna son dossier médical et un ordre de mission. Il devait se présenter le 26 janvier au nouveau camp d'Avord, à l'est de Bourges, pour suivre un stage d'observateur aérien ! Il sentit véritablement son corps se détendre, la tension disparaître. Il se retrouvait comme avant. Avant Ypres, en tout cas...

Ce furent de vraies vacances. A Paris juste deux jours pour embrasser des parents, et sa jeune sœur, avant de prendre le train pour Niort et la voiture de son grand-oncle Lagrange pour Magné. Trente heures de voyage ! Le village lui laissa une sale impression. Il était trop différent de son allure d'été. Plus un homme jeune dans les rues. Les tombereaux, tirés par des grands percherons, étaient guidés par une femme ou un jeune garçon. Il n'avait jamais pensé que la France puisse ressembler à ça, maintenant.

Heureusement, le premier soir, alors qu'il était encore en uniforme, le "petit" Lebeau, un fermier voisin, surnommé ainsi pour sa taille ; pas si petite que ça, d'ailleurs ; vint le voir. Il avait été réformé quand on avait découvert qu'il souffrait d'une malformation de la vision. Ses "bâtonnets" ne fonctionnaient pas, il ne voyait absolument rien, la nuit ! Effectivement tous les gamins se moquaient de lui, autrefois, tant il voyait mal, le soir, même après avoir reçu une paire de lorgnons de son grand-père.

Quand Antoine le vit, à la grille de la maison, il le prit par les épaules en riant :

— Bon sang tu vas y échapper, Alphonse, tu va y échapper ! Viens je t'offre un canon chez le père Fétiau.

Ils se retrouvèrent dans l'un des deux cafés du bourg. On aurait dit que tous les vieux s'étaient donné pour mission de remplacer les jeunes, mobilisés, et occupaient l'établissement à leur place. Antoine les connaissait tous et alla saluer les plus âgés, comme le voulait la coutume, il était ami avec leurs petits-enfants, passait les étés avec eux, depuis son enfance. Sa tenue les impressionnait, sa Médaille Militaire et celle des blessés encore plus... On les invita à s'asseoir et Antoine dut "raconter la guerre". Il l'appréhenda un instant, le temps qu'il fallut à "l'autre Antoine", celui d'avant-guerre, celui qui conservait toujours son calme, de reprendre sa place. Lui sut édulcorer son récit, rester réaliste mais éluder les scènes qui voulaient monter à ses lèvres. Et plus la soirée avançait plus il se rendit compte qu'il était redevenu maître de lui. Au moment de parler du grand allemand qu'il avait embroché il dériva sur un coup de fusil... Bien sûr c'était un mensonge, mais c'était mieux pour les gens qui étaient là et qui avaient des fils au front, et mieux pour lui, de tenter d'oublier...

Alphonse et lui passèrent pratiquement 10 jours ensemble. Ils allèrent, en charrette jusqu'à Severeau acheter du fromage de chèvres à la ferme, dans le marais où ils pêchèrent l'anguille à la

vermée, comme de vrais gosses. Pourtant un jour qu'Alphonse l'avait amené à la ferme pour boire un vin chaud ; il pleuvait depuis le matin ; son ami lui dit de sa voix lente, tranquille :

— Ca se passe pas vraiment comme tu l'as raconté, au front, pas vrai, Antoine ?

— Pourquoi tu dis ça, répondit le jeune homme, surpris.

Alphonse ne dit rien, continuant à le regarder, et Antoine éprouva le besoin de se confier, de parler, de vider le trop-plein d'images sordides.

— Non. Pas exactement comme ça. Ton beau-frère il est dans quoi ?

— Le train des équipages. Il transporte les munitions, les vivres tout ça, vers le front. Il se bat pas.

Alors il pouvait peut-être lui raconter sans faire de dégâts ? Il commença, les yeux sur la table, jouant avec son grand verre, plein de petites herbes odorantes, à la surface du vin qui fumait.

— C'est ... laid, Alphonse. Dégoûtant. On vit les pieds dans l'eau, au point que des gars y ont des maladies et doivent être évacués. Ils ne peuvent plus marcher. Quand il faut attaquer, les boches n'ont que le choix des cibles avec nos pantalons garance ! Sur le vert des champs tu imagines comme on voit bien nos jambes rouges ? Les allemands, eux au moins, ils ont des uniformes verts qu'on ne distingue pas bien. Les attaques, c'est pas du tout ce qu'on nous a appris à nous autres conscrits. On est censés avancer côte à côte, sur une ligne. Mais quand on te tire à la mitrailleuse une seule rafale couche quinze bonshommes ! Alors tu penses bien que tout le monde se met à courir. Mais comment tu vas courir un kilomètre et demi avec tout le fournement, et ce grand fusil, dans les bras, qui te gêne. Personne ne tient le coup, physiquement. Seulement si tu t'arrêtes, si tu te couches, un Sergent peut te tirer dans le dos pour désertion... Et quand tu arrives aux lignes allemandes tu es crevé, et il n'y a plus grand monde avec toi... les autres sont à terre, derrière, blessés ou morts. Comment tu as encore la force de charger avec la baïonnette ?

Il se tut. Le silence dura un long moment.

— Tu as connu ça, toi ?

— Non, je l'ai seulement vu. Moi je commandais une section de mitrailleuses. Mais à Ypres on a reçu l'ordre d'avancer avec les fantassins. On était tellement chargés que tout le monde nous dépassait et on voyait ce que je viens de te raconter.

— Comment tu as été blessé ?

— On était retranché dans une ferme écroulée. Les allemands ont attaqué pendant trois jours. On a résisté une journée. Le lendemain ils sont venus jusqu'aux abords de notre position. Le troisième jour ils ont franchi le muret et il a fallu se battre au corps à corps, avec les baïonnettes. J'ai eu la cuisse gauche transpercée et j'ai reçu une balle au milieu de la poitrine... et j'ai perdu tous mes hommes.

Il avait terminé d'une voix si basse qu'il ne sut si Alphonse avait entendu. Il y eut encore un silence.

— Et c'est là que tu vas retourner ?

Antoine secoua la tête.

— Non, je suis muté dans l'aviation. Sur les avions qui font des reconnaissances pour voir comment manœuvre l'ennemi.

— Mais c'est très dangereux, Antoine ! On dit que nos avions sont abattus au canon, comme des perdreaux, fit vivement Alphonse.

Antoine haussa les épaules.

— Au moins je ne perdrai pas quarante hommes... Alphonse je n'aurai jamais dû te parler de tout ça. Promets-moi de ne jamais le répéter. A personne. Personne, tu comprends ? C'est important, fais-moi confiance. Au village les familles auraient trop peur.

Cette fois son ami ne dit rien.